

Romain Rolland, Simone Bodève et le féminisme¹

« Fièvre petite Bodève [...].
Son nom était : Indépendance... »

Bernard Duchatelet

De Simone Bodève (1876-1921) il n'est guère question dans les différents dictionnaires de littérature française. On ne trouve son nom – et rarement – que dans certains ouvrages consacrés à la littérature prolétarienne ou dans des travaux relatifs à la littérature féministe du début du XX^e siècle². Il en est question, parfois, dans une note secondaire, ici ou là³. Et cependant, à l'époque, entre 1906 et 1914, elle a retenu l'attention par ses romans et ses engagements féministes. La presse et les grandes revues ont signalé ses ouvrages et en ont souligné l'intérêt et la valeur. Romain Rolland a préfacé son dernier ouvrage, *Celles qui travaillent* ; il a fait sa connaissance et l'a rencontrée ; il parle d'elle à plusieurs reprises. Il vaut la peine de rappeler qui était Simone Bodève et pourquoi Rolland s'est attaché à son œuvre.

Qui est Simone Bodève ?

Pour la présenter reportons-nous d'abord à ce qu'elle a confié à Rolland, particulièrement en 1912⁴. Fille d'ouvriers parisiens, Jeanne Chrétien-Debove – tel est son vrai nom, Simone Bodève est un pseudonyme – quitte l'école à treize ans, est placée chez sa marraine pour apprendre le métier de fleuriste. Puis elle travaille comme ouvrière dans un atelier. Entraînée par son frère, auprès duquel elle acquiert une éducation scientifique, elle lit beaucoup – « tous les livres qui nous tombaient sous la main » – et croit passionnément à la vérité et à la science. « Bien entendu, nous étions révolutionnaires et bien décidés, dès que nous serions arrivés je ne sais trop

à quoi, à supprimer toute la misère du monde. Nous avons suivi l'Affaire Dreyfus, les Universités Populaires, les conférences de Sébastien Faure⁵. » Elle apprend la sténographie et, capable de lire et écrire passablement l'anglais, elle entre comme sténodactylo chez Paz et Silva, installateurs électriciens à Paris. Pous-sée par des amis, à qui elle racontait sa vie de fleuriste, elle s'est décidée, « [s]e souvenant de la foi de [s]a jeunesse », à évoquer avec passion et vérité le monde ouvrier dans lequel elle a vécu.

La romancière

C'est ainsi qu'elle se révèle dans son premier roman, *La Petite Lotte*, que faute d'éditeurs intéressés, elle a fait imprimer à compte d'auteur, en peu d'exemplaires, chez Bonvalot-Jouve, en 1907. Sans doute bien conseillée, elle a envoyé son livre à plusieurs universitaires et à de nombreux journaux et revues. Il est immédiatement remarqué.

Certes *Le Radical* (16.10.1907) le signale rapidement :

C'est l'histoire d'une enfant d'aujourd'hui, victime de la misère matérielle et morale de ses parents. [...]

Gaies, douloureuses, fraîches ou curieuses, diverses comme la vie elle-même, ses pages remuent profondément les consciences et les laissent inquiètes et troublées. Elles évoquent d'une façon saisissante notre part de responsabilité dans la triste fin de la petite Lotte, victime innocente et douce de nos égoïsmes, de nos appétits et de nos lâchetés.

1. Cet article contient quelques textes inédits de Romain Rolland ; ils sont précédés d'un astérisque. © Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des universités de Paris. – Je remercie particulièrement Martine Liégeois qui a eu l'obligeance de transcrire pour moi les textes du Journal de Romain Rolland et les extraits de lettres de Simone Bodève conservées à la Bibliothèque nationale de France dans les Fonds Jean-Richard Bloch et Saint-Georges de Bouhélier. – Voir en fin d'article la liste des abréviations utilisées.

2. Voir par exemple : Henry Poulaille, *Nouvel âge littéraire. La littérature et le peuple*, Les Amis d'Henry Poulaille, Bassac, Plein chant, 2003, p. 172, 183, 435 et 458 et Jennifer R. Waelti-Walters, *Feminist novelists of the Belle Époque*, 1990, p. 187.

3. Voir par exemple dans William Marx, *Les arrière-gardes au XX^e siècle*, 2008, au chapitre 7, « Avant-garde politique, arrière-garde poétique. Autour de *L'Effort libre* », par Michel Décaudin, une note de quatre lignes et demi.

4. *De Jean-Christophe à Colas Breugnot*, Pages de journal de Romain Rolland, Éditions du Salon Carré, 1946, p. 76-80.

5. *Ibid.*, p. 79. – Sébastien Faure (1856-1942), anarchiste, fonda, en 1895, avec Louise Michel (1830-1905), le journal *Le Libertaire*. Il fut l'un des leaders du combat dreyfusard. Ardent propagandiste de l'idéal libertaire, il parcourait la France en faisant des conférences.

De son côté, *La Lanterne* (18.10.1907) se contente d'un petit entrefilet pour signaler « un roman vraiment intéressant et dont le succès est bien mérité : *La Petite Lotte* [...] livre que tout le monde lira avec une émotion intense. »

Le premier à avoir vraiment attiré l'attention sur cette œuvre semble être Lucien Maury, qui publie un long article chaleureux dans la *Revue Bleue*⁶. Après avoir rappelé « l'étonnante expansion de la littérature féminine », le critique regrette que les femmes romancières restent dans la lignée de M^{me} de La Fayette ou de George Sand et ne soient guère tentées par l'observation proprement réaliste. « Pourquoi ne s'y essaieraient-elles pas [...] ? Qu'elles se hasardent ! » Il présente alors « une nouvelle romancière » – tel est le titre de son article –, qui lui paraît un excellent modèle :

Jetez plutôt les yeux sur ces amples et pénétrantes peintures de mœurs populaires que nous devons à l'intelligente audace de Simone Bodève. Simone Bodève ! Comment s'est-elle documentée ? Faut-il croire que son poignant accent de sincérité témoigne d'une solidarité vraiment vécue d'angoisses et d'espoirs ? Je n'en serais point surpris. Je ne sais rien de cette inconnue que son œuvre : cette œuvre est un symptôme : à ce titre seul, elle nous arrêterait ; mais elle est beaucoup mieux, étant, très vigoureusement réalisé, un exemple et qu'il faut méditer.

Le critique résume le roman qui raconte l'histoire de la « maison Bugeot ». Lise, petite ouvrière fleuriste, et Charles, vendeur dans un grand magasin de modes, sont de caractères très différents. Elle, épouse vertueuse, n'a ni fantaisie, ni tendresse ; lui, jovial, rebuté, la délaisse ; il s'ensuit des querelles, des fugues, des dépenses folles. Leur fille, Charlotte, après avoir été en nourrice, retrouve la maison Bugeot, « un enfer » :

Un mouvement continu ; très peu d'événements ; la vie d'une fillette du faubourg, n'en comporte guère : taloches, menus désespoirs, réjouissances scolaires, scènes de cabaret, échos surpris de conversations brutales, et toujours le travail, et les rébellions de la mère exténuée, et les violences du père à demi ivre...

Un jour, Lotte qui a bien seize ans, canote avec son père sur la Marne ; ils sont seuls. La petite âme de Lotte, endolorie, est accessible à la pitié ; généreusement, elle moralise son père ; il s'émeut... Ah ! ce père est un misérable ! Infortunée Louise, si doucement affectueuse, si confiante, et qui s'abat dans l'épouvante et s'évanouit en appelant au secours... Lotte eut une commotion cérébrale : convalescente, elle vécut aux champs des mois de paix ; elle rentre à Paris, hélas, elle revoit son père. [...] Il aimait sa fille, mais il n'était pas profond psychologue, il ne voyait pas qu'entre elle et lui, plus rien n'était pos-

sible, sinon l'oubli, que son crime était d'avoir profondément troublé, bouleversé une jeune âme, fière, naïve et tendre, en répondant par l'infamie à une effusion charmante.

L'atmosphère de la « maison Bugeot » devient exécrable, au point que sa mère chasse Lotte. Recueillie par une amie, elle est admise à l'atelier Decoiffer. Elle y découvre alors « la vie, les aventures, les amours de ces Parisiennes, vaillantes, vicieuses, malheureuses, et que ni leur labeur, ni leur vice ne défendent contre la faim ! Les amants, les amis, les familles de ces dames. » Jusqu'au jour où elle rencontre un jeune étudiant, Henri Le Thoré. Lotte s'épanouit ; elle raconte sa vie à son fiancé, « tout, sauf... Quelle honte ! quelle déchéance s'il apprenait ! Admirable scrupule de jeune fille et d'amante ! Terreurs folles ! Lotte, à la veille d'épouser son ami, se jette par la fenêtre. » Telle est l'histoire tragique de la petite Lotte.

En quoi ce roman est-il un modèle ? Le critique en donne quelques raisons : « Histoire triste, sans parti-pris de pessimisme, ni maquillage, ni thèse : histoire vraie, qui nous prend par la franchise de sa vérité. » Concernant les pages qui évoquent l'atelier Decoiffer, Maury n'hésite pas à les distinguer du reste : « Tout ce chapitre est un modèle d'enquête sociale, poursuivie avec impartialité, avec émotion par un observateur psychologue et artiste ! » Au passage, il s'écrie : « Étonnante Simone Bodève ! Ces deux cents pages de prose sobre, de vérité simple et nue, de réalisme vigoureux, émouvant, quelle femme, autre que vous, les eût écrites ? » En conclusion il plaide pour un

réalisme féminin [...] pénétrant, sans brutalité, précis, sans sécheresse, respectueux du sentiment, curieux des faits de conscience, tout vibrant d'une aimable émotion ; il nous révélera des âmes que nous ne connaissons point, éclairera la vie morale de toute une partie – la plus nombreuse de l'humanité.

Relisez plutôt La Petite Lotte. Quelle nouveauté profonde en ces portraits de femmes et de jeunes filles ! Quelle lumière projetée sur ces souffrances ? [...] Quelle intensité de sentiment ! Quelle sève ! Quelle riche abondance de passions ! [...] Puisse-t-on maintenant ne point persuader cette romancière qui nous est née, qu'elle nous a gratifiés d'un définitif chef-d'œuvre et la détourner de l'effort que nous sommes en droit d'attendre de son talent ! Puisse-t-elle se connaître aussi bien qu'elle connaît ses personnages, discerner les forces antagonistes qui s'agitent en elle, les associer en vue d'une œuvre plus harmonieusement cohérente ! Ce livre-ci, d'une psychologie

6. Lucien Maury, « Les Lettres : Œuvres et Idées » : « Une nouvelle romancière. Simone Bodève : *La Petite Lotte* », *Revue bleue*, 5^{ème} série, tome VIII, n° 18, 2 novembre 1907, p. 567-570. – Lucien Maury (1872-1953) essayiste et critique littéraire français, spécialiste des littératures scandinaves était un chroniqueur régulier de la *Revue bleue* (il a publié plusieurs articles élogieux sur *Jean-Christophe*).

si forte, est un livre gris. [...] Le style de Simone Bodève se laisserait oublier s'il était plus correct ; et sans le style...

Puis c'est au tour de Saint-Georges de Bouhéliér⁷ d'en parler dans un article de *L'Aurore* (1.12.1907), « Le roman d'une femme ». Il avait déjà évoqué le livre dans sa chronique sur *L'Amour et le mariage* d'Ellen Key (*L'Aurore*, 6.10.1907) :

Je compte vous reparler un jour de La Petite Lotte parce que son auteur est une femme sans gloire, que j'ignorais hier, qui débute par une œuvre extraordinairement vive et toute pénétrée de l'esprit que j'aime, et parce que, si rien ne la gêne, et si la vie la laisse en sa simplicité, cette Simone Bodève nous donnera des choses poignantes.

Son article est aussi louangeur que celui de Maury. Relevons quelques-unes de ses remarques : « aucun système philosophique préétabli », « grande clairvoyance », « justesse et franchise », « simplicité du récit », « science du détail », « vérité », « sincérité de son roman », « absence d'affectation, ni prudence, ni immoralisme », « intelligence douloureuse ». Ayant fait ensuite la connaissance de la romancière, il résume ainsi son impression :

Je voyais une jeune femme d'aspect simple, avec un visage de vaillance, d'ailleurs profondément mélancolique, et sur lequel, en dépit de tous les rires extérieurs, il ne serait peut-être au pouvoir d'aucun être au monde de faire jamais apparaître une parfaite félicité. Certains détails de l'existence de la vie de Simone Bodève me confirmèrent dans mon impression sur la sincérité de son roman. Ce livre a été fabriqué au fond de son âme : on lui trouve un sel de vérité qui lui donne une saveur à laquelle on ne se trompe pas il n'y a donc là aucun truquage, aucune fausse littérature.

D'autres critiques expriment aussi l'intérêt qu'ils portent à ce roman, tout en soulignant leurs réserves. Ainsi Maurice Cabs dans *Gil Blas* (18.10.1907) :

C'est une très douce et mélancolique histoire, que nous conte, avec infiniment de tact et d'esprit, M^{me} Simone Bodève, et un pareil début littéraire [...] contient de grandes promesses pour l'avenir. La vie de l'ouvrière parisienne s'y trouve narrée au jour le jour, très simplement, sans exagérations comme sans romantisme outrancier. [...] Petite Lotte [...] semble, malgré ses tristesses, un livre consolant à lire, parce qu'il est un éloquent appel à des sentiments d'une éternelle beauté, d'une immortelle jeunesse, que l'on croyait disparus. D'aucuns trouveront peut-être quelque invraisemblance à l'idylle platonique

d'Henri et de Charlotte. Ceux-là je les plains, car ils sont incapables de connaître l'amour des âmes d'élite, celui qui se rit de la bête domptée, pour atteindre aux sommets de la passion spirituelle.

De même, le critique du *Journal des débats* (31.3.1908), qui signe Eug. R., regrette l'amoncellement des détails et aurait préféré une plus grande sobriété :

Voici un volume qui fera couler bien des larmes dans le monde des lecteurs avides d'émotions simples. [...] M^{me} Bodève a plutôt exagéré que modéré son goût pour l'amoncellement des détails. Elle eût pu se montrer plus sobre sans que l'intérêt de son livre, d'ailleurs bien conçu et correctement écrit, y eût perdu. À la longue elle prendra l'habitude d'élaguer.

Lequel Eug. R. se montre plus sévère encore lorsqu'il rend compte dans le même journal (30.6.1908) du livre d'André Vernières, *Camille Frison, ouvrière de la couture*. Il ne voit dans *La petite Lotte* qu'une de ces « œuvres qui, pour présenter de l'intérêt, ne touchent que très superficiellement à l'ouvrière. Quand on a lu ces livres on s'est divertit, on n'a rien appris. »

Malgré les faiblesses du roman et le manque de style que relèvent les critiques, ils n'en sont pas moins unanimes à souligner ses grandes qualités. L'on comprend que le jury des Goncourt l'ait retenu pour leur prix de l'année. Simone Bodève se trouve en excellente compagnie, puisque parmi les candidats retenus figurent, entre autres, Charles Ferdinand Ramuz, Edmond Jaloux, Jean Vignaud et Émile Moselly, qui, au quatrième tour, obtiendra le prix pour *Jean des Brebis ou le livre de la misère* et *Terres lorraines*. Déçue de ne pas avoir obtenu ce prix, plus tard en 1910, encouragée par Caroline de Broutelles, directrice du journal *La Vie heureuse*, elle espèrera, mais sans succès, obtenir celui de la *Vie Heureuse*, ancêtre du *Fémina*. Cette année-là, il fut attribué à Marguerite Audoux pour *Marie-Claire*.

La chroniqueuse

La romancière est entrée dans le circuit littéraire. Dans son enthousiasme Bouhéliér lui demande d'écrire des « chroniques sur la vie des femmes » dans *L'Aurore*, dont il est le directeur littéraire. La première paraît le 27 octobre 1907 sous forme de « Tribune Libre » : « Ce qui manque aux femmes ». Ses chroniques se succèdent de novembre 1907 à janvier 1908. Elles ont l'honneur des pages 1 et 2 du journal. En voici le relevé :

« La Vérité de la Terreur » (3.11.1907), « La Vérité

7. Stéphane Georges de Bouhéliér-Lepelletier, dit Saint-Georges de Bouhéliér (1876-1947), poète, romancier et auteur dramatique, fonda le « Naturisme », mouvement inspiré par le désir de concilier la vérité et la beauté dans l'art. Il soutint la campagne de Zola pour la révision du procès Dreyfus.

de nos Midinettes » (10.11.1907), « Le Pechaud de midi » (17.11.1907), « Nos midinettes assagies » (24.11.1907), « Le sens de la justice moderne » (8.12.1907), « Une soirée de sainte Barbe » (15.12.1907) « La cité des morts » (22.12.1907), longue étude sur le « beau livre » de Fustel de Coulanges, *La cité antique*, « Épiphanie » (5.1.1908), « La foi de Clémence Royer » (12.1.1908).

Sauf deux chroniques plus philosophiques, les autres abordent des questions plus pratiques ; elles parlent de la condition des filles ouvrières, de l'instruction des enfants, du rôle des femmes et des maris. Elles s'inspirent parfois d'un fait divers récent. Dans « La Vérité de la Terreur » Bodève s'interroge : « Quelle vérité croyait servir la pauvre jeune fille qui assassina ces jours-ci le directeur des prisons à Saint-Petersbourg ? » « La Vérité de nos Midinettes » commence ainsi : « On pouvait apprendre ces derniers jours qu'une jeune femme avait été retrouvée morte à côté du cadavre de son petit enfant, dans sa maison, aux environs de Rambouillet. » Bodève se cantonne dans l'évocation d'un monde qu'elle connaît bien et qu'elle veut faire connaître.

Retour au roman : *Clo*

Elle n'abandonne pas pour autant le roman. Toujours à compte d'auteur et chez Bonvalot, elle publie, en novembre 1908, *Clo*, dans la même veine que le livre précédent. Les premières recensions ne se font pas attendre, mais sont brèves. *Gil Blas* (10.11.1908) présente ainsi l'ouvrage :

C'est mieux qu'un roman, c'est une page de la vie même. Ce que l'auteur décrit, il semble qu'il le voit encore, on ne peut oublier ses silhouettes douloureuses d'ouvrières, on se sent rempli de pitié pour les plus déchues, on souhaite ardemment qu'elles soient heureuses. On s'instruit et on devient meilleur. Un beau livre, digne en tous points de La Petite Lotte, qui obtint l'an dernier un succès si légitime.

Dans *L'Humanité* (16.11.1908) Gustave Rouanet est plus critique :

Clo [...] est une œuvre vigoureuse, d'une psychologie parisienne bien informée. Le drame quotidien de misère qui se déroule dans la première partie est poignant et simple. Le milieu ouvrier de Clotilde (par abréviation Clo) l'héroïne du roman, est rendu avec justesse, sans fausse sensiblerie ni touches trop assombries. Mais je trouve des longueurs dans le drame de cœur et de sentiment narré ensuite. Au demeurant une œuvre intéressante, et c'est pourquoi je me plains des lourdeurs qui l'alourdissent.

Georges-Michel dans *L'Aurore* (7.12.1908) en fait une présentation très concise (qui suit celle de *La Foire sur la place* !) :

Voici un livre qui a beaucoup des qualités et un peu des défauts de tous les livres des femmes. Il est tendre, mélancolique, travaillé, vrai, avec des invraisemblances. Mais il fait honneur à son auteur.

Rachilde est la première à parler longuement du roman, dans le *Mercure de France*⁸. Elle résume l'histoire de Clo, fille de parents alcooliques et paresseux. Mise à l'atelier, elle fait la connaissance de Fernande, une pauvre fille comme elle. Toutes deux se laissent séduire par deux étudiants. Leurs réactions sont différentes. Fernande, ensuite, se prostitue, « se vendant au plus offrant ». Clo, après s'être attaché à son premier séducteur, prend un second amant, qui, au bout de quelques années, la plaque ; elle prend un troisième ami, honnête père de famille : il s'agit, chaque fois, d'une « union librement consentie ». Rachilde s'interroge sur le sens de ce roman, qui oppose, ainsi, deux conceptions de la vie amoureuse :

J'ai lu Clo avec admiration et stupeur. Ce roman semble vécu, tellement il fourmille de détails intimes donnant la note juste au milieu de la parfaite inconscience de toutes ses revendications. Il est touchant, vibrant, très passionné, très sincère, mais il nous conduit à la plus détestable conclusion. Je n'aime pas qu'on me refasse une morale neuve en se servant des débris de l'autre. [...]

Si c'est un roman d'amour, il est très réussi et rehausse la faiblesse, les faiblesses d'une intelligente fille du peuple ; si c'est une théorie du féminisme, elle est déplorable. C'est de la morale pour couturière et on s'aperçoit un peu trop qu'elle est cousue... de fil blanc ! (Ce qui n'enlève rien aux mérites de son inventeur.)

Maurice Cabs dans le *Gil Blas* (25.1.1909) n'est pas loin de partager cet avis :

C'est une vie intense de femme moderne, d'ouvrière parisienne, aux prises avec toutes les séductions et les embûches de la capitale, que Mme Simone Bodève, l'auteur déjà apprécié de La Petite Lotte, vient de publier.

L'auteur n'a éludé aucune difficulté d'un sujet scabreux, traité cependant avec une discrétion parfaite et un mépris complet des effets faciles. Nous y voyons des aperçus nouveaux sur la fidélité à l'amant, sur les devoirs de la maternité, sur la conception de l'union libre, qui ne manquent pas d'une certaine audace, dissimulée cependant sous les dehors d'un féminisme aimable, sachant tenir compte des nécessités de la vie.

[...] M^{me} Simone Bodève a-t-elle cherché comme conclusion originale celle de n'en point avoir ? Je serais

8. Rachilde, « Les romans », *Mercure de France*, 1^{er} décembre 1908 (n° 275), p. 493-498. Sur *Clo*, p. 493-495.

presque tenté de le croire et ceci expliquerait une certaine obscurité dans la pensée directrice qui, heureusement, n'enlève rien du charme du récit et de l'exactitude des scènes de la vie courante, scrupuleusement observées...

Le ton des critiques n'est donc plus le même que lors de la publication du premier roman. Ils vantent toujours l'intérêt des scènes de la vie courante, la vérité de la peinture du milieu ouvrier, mais ils déplorent des longueurs, des invraisemblances, et se demandent quelle pensée véritable se cache sous ce « féminisme aimable ». Ce second roman ne tient pas les promesses que certains espéraient après *La Petite Lotte*.

Les « Contes du Petit Parisien »

Conjointement à son œuvre romanesque Bodève publie des contes. De janvier à mai 1909 le lecteur du *Petit Parisien* en trouve un chaque mois aux pages 3 et 4 de son journal ; deux d'entre eux (le premier et le troisième) sont désignés comme des « Scènes de la petite vie ». Les voici dans l'ordre de publication :

« Premiers pas » (8.1.1909), accompagné de la photo de l'auteur. « La Gaffe » (14.1.1909), « Chacun sa gloire » (4.2.1909), « La peur » (16.3.1909), « L'habitude » (5.4.1909), « La tour Glazou » (11.5.1909). « L'habitude » n'est autre que l'histoire de M. et M^{me} Prosper, sans enfant, arrivés à la retraite. Madame veut qu'il jardine, lui préfère visiter Paris. C'est la mécontente et Prosper se jette dans la Marne. Conclusion : « J'étais sa femme et je n'étais rien. » On retrouve toujours le même registre.

Un peu plus tard, Simone Bodève reprendra deux de ses contes dans *Le Radical* : « L'habitude » (23.5.1912), et « Premiers pas » (20.7.1912).

Son mari

Le troisième roman de Simone Bodève, *Son mari*, d'abord imprimé, lui aussi, chez Jouve en 1911 et finalement accepté par Grasset, ne corrige pas les défauts relevés dans les précédents. Il est même considéré comme le moins bon de tous ! On y voit une série de documents, au mieux une étude sociologique, mêlée à une intrigue romanesque mal maîtrisée. Malgré tout, Maury considère la romancière comme « l'une des plus dignes d'attention, l'une de celles à qui l'on souhaite le plus sincèrement un élargissement de son œuvre – et le succès – parmi les femmes de lettres contemporaines⁹ » :

Voici un cas très curieux. [...] Voici une romancière qui n'a point de style, qui ignore le style, et semble n'avoir jamais goûté ou pressenti la volupté de la forme ; elle est riche d'une observation abondante, savoureuse et nouvelle. [...]

Le roman, le vrai roman de la couturière, le voilà ! Nous ne fûmes jamais dupe d'un art mièvre et savant, et d'ailleurs aimable, et qui parut faire agréer des salons, sous le patronage d'Octave Mirbeau, la poésie de la mansarde : cette Marie-Claire, dont la légende ne trompa personne, fut le triomphe d'un métier raffiné. [...]

Le roman de la couturière, le voilà ! il n'est point aimable, ni raffiné, ni combiné selon les rites évanescents d'une élégante esthétique de décadence. Il est tout entier dominé par d'effroyables fatalités ; il ne connaît que la dureté de vivre, la perpétuelle menace du destin, l'angoisse du risque, de la souffrance et du lendemain incertain ; il ne connaît que des joies furtives, surtout il est sans espoir. Comment s'accorderait-il le loisir d'une élégance et d'une habileté ? [...]

Des documents, voilà en somme ce qu'apporte Simone Bodève, des documents directs [...]. Elle en nourrit une quelconque affabulation ; jamais elle ne nous émeut aussi sûrement que lorsqu'elle les jette tout vifs au travers de son récit. [...] La Petite Lotte, l'évocation d'un atelier de couturières montmartroises, lui fournissait le prétexte d'une série de notes biographiques de la plus poignante vigueur ; dans Son Mari je ne vois qu'un paquet de fiches sommairement rédigées, où le lecteur le moins attentif se récriera, et admirera la puissance d'une vive exactitude. [...]

Le roman languit [...] dès que Simone Bodève s'éloigne de sa documentation. [...] Cette fin de roman est l'incohérence même. [...] Que pense Simone Bodève ? quels vœux imprécis formule-t-elle ? et quelle conception de la vie nous propose-t-elle ? [...]

Est-ce donc là cette littérature prolétarienne qu'annoncent avec épouvante les mandarins fatigués de notre vieille culture ? Et fallait-il qu'une femme donnât l'un des premiers et des plus saisissants exemples ?

La critique, d'ailleurs, parle peu de ce roman. Il est annoncé de la même façon dans *Le Journal* (15.11.1911) et *Le Temps* (26.11.1911), d'une manière rapide :

Ce débat intime entre deux êtres jeunes et faits pour s'entendre, traité avec la sincérité habituelle de l'auteur de La Petite Lotte et de Clo, nous vaut des pages d'une émotion intense où toutes les femmes retrouveront les meilleurs désirs de leur cœur comme en un véridique miroir.

Le Figaro (17.11.1911) se contente de signaler simplement la publication du livre. Il en est de même de *Gil Blas* (5.11.1911), qui en profite pour annoncer de nouvelles éditions de ses ouvrages précédents, repris par Ollendorff, Bodève ayant rompu avec Grasset.

Reprise de *La petite Lotte*

Les critiques s'y intéressent plus qu'à *Son mari*. L'ouvrage est de nouveau l'objet de recensions diverses,

9. Lucien Maury, « Les Lettres : Œuvres et Idées », *Revue bleue*, 18 novembre 1911, p. 661-664. Sur *Son Mari* voir p. 663-664.

qui rappellent l'intérêt du livre, soulignant parfois davantage les défauts du roman. Sans doute *Gil Blas* (21.12.1912) reste bienveillant, concluant ainsi sa recension : « Émouvant récit où plaît beaucoup de sincérité et de cœur. Madame Simone Bodève a sobrement, intelligemment conté la touchante histoire qui paraît chez l'éditeur Ollendorff. » *Le Temps* (31.10.1912), de son côté, résume rapidement l'histoire. Gaston de Pawlowsky dans *Comoedia* (17.12.1912) est plus loquace. Il raconte longuement l'histoire de la petite Lotte, S'il estime que « l'auteur nous dépeint la vie des ménages ouvriers avec un réel talent d'observation » et que le lecteur découvre de « forts jolis détails sur la petite enfance de Lotte », il ne peut s'empêcher de juger que « la seconde partie du roman est un peu fatigante. Elle ne vaut pas le début qui contient de jolis détails de la vie populaire et d'exactes descriptions de la vie enfantine. » Dans un long article Rachilde est plus critique encore :

La triste existence narrée en tous ses détails, peut-être avec trop de détails, de pauvres gens qui sont leurs propres victimes. [...] Toute l'idylle entre Lotte [...] et le jeune savant de dix-huit ans qui la rencontre au Moulin Rouge semble trop fantaisiste pour le cadre sérieux de l'œuvre. Cette œuvre, très supérieure à Son Mari, du même auteur, est pourtant encore encombrée d'une foule de détails et de portraits de types à côté qui forcent l'intérêt à dévier perpétuellement¹⁰.

Autres activités

Simone Bodève ne se contente pas d'être sténodactylo et romancière. Elle est aussi présente dans le combat féministe, dans l'engagement politique, dans la vie littéraire.

En 1909 elle participe aux discussions organisées par l'Union pour la Vérité « Sur la condition économique et juridique des femmes » ; elle intervient dans le cinquième entretien, « Mariage et divorce », et discute avec Durkheim sur la question du suicide¹¹.

Plus tard, en mars 1913, son nom figure parmi les signataires d'une protestation contre la « loi des trois ans », à côté, entre autres, de Léon Bazalgette, Charles Vildrac, Marcel Martinet, Henri Bachelin, Gaston Galimard, Lugné-Poe¹².

La même année, elle répond à l'enquête organisée par *La Vie*, sur la Comédie-Française : « Quelles sont les

trois œuvres modernes qui, exclues de la Comédie-Française et jouées ces dernières années au dehors, vous paraissent dignes d'entrer au répertoire de notre premier théâtre¹³ ? » Elle désigne... Bouhéliier, auteur du *Carnaval des Enfants*.

Romain Rolland

L'intérêt de Rolland pour la question féminine

Avant d'évoquer l'intérêt que Rolland manifeste pour les œuvres et le combat de Bodève, il est bon de rappeler quelle importance il attache alors au problème de la femme. Voici d'abord le début d'une longue note du 26 avril 1909, tandis qu'il travaillait à son volume de *Jean-Christophe, Les Amies*¹⁴ :

**Ce livre doit être consacré surtout à la femme, dans la crise du moment présent. Il s'agit surtout de la femme (ou de la jeune fille) qui veut et doit gagner sa vie (qu'elle soit ou non mariée), se faire une situation, lutter comme l'homme (et surtout contre l'homme). Et cela, dans une société qui n'est pas encore faite à cette conception nouvelle de la femme, et qui y est, en grande partie, hostile. S'il ne s'agissait que du caprice, ou même du besoin profond, mais exceptionnel /individuel/ de quelques femmes, cela ne serait pas si grave. Mais il s'agit de conditions sociales et économiques générales qui font qu'actuellement, et de plus en plus, la jeune fille doit gagner son pain, et apprendre à se passer de l'homme, qui ne veut pas d'elle si elle est pauvre et honnête. Elle est donc obligée à la vie solitaire /et individuelle/ sans /en/ avoir aucun des bénéfices : car elle ne peut pas, comme l'homme, jouir de son indépendance, (même innocemment), sans éveiller le scandale. La femme indépendante est, surtout en province, constamment épiée par la malveillance : tout lui est interdit.*

L'exemple d'une jeune fille ((amie de M^{me} Arnaud¹⁵)), qui est professeur dans un lycée de province. La population bourgeoise et conservatrice ne reçoit pas les jeunes femmes professeurs, pour lesquelles elle affiche un dédain soupçonneux et médisant. Les professeurs hommes n'ont aucun rapport avec leurs collègues femmes, soit par sauvagerie (l'habitude du café, des conversations débrailées, la fatigue après le travail du jour), soit parce qu'ils ont, par réaction, le dégoût des femmes intellectuelles, – soit parce qu'ils ont peur des cancans de la ville et des collègues, – soit par suite de la maladresse des jeunes femmes, dont ils redoutent l'ironie. Quant aux femmes elles-mêmes, entre elles, elles ne peuvent pas se voir, elles

10. Rachilde, « Les romans », *Mercure de France*, 16 novembre 1912 (n° 372), p. 355-360. Sur *La petite Lotte*, p. 357-358.

11. Voir *Libres Entretiens*, 5^e série, n° 5, 14 mars 1909 : Intervention de « Madame Simone Bodève (femme de lettres, auteur de *La petite Lotte* et de *Clo*, etc. »

12. *La Lanterne*, 22 mars 1913, p. 2.

13. *Comoedia*, 11 décembre 1913, p. 3.

14. Note conservée dans le dossier des « Notes préparatoires pour *Jean-Christophe* », enveloppe XIV, dossier 5, feuillet 2 (Fonds Romain Rolland, BnF). Dans la transcription du texte les mots barrés sont effectivement barrés, les mots ajoutés sont signalés entre barres obliques, le passage souligné est effectivement souligné.

15. Personnage dans *Les Amies*, volume où l'on retrouve reprise toute cette longue note (*Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 1966, p. 1226-1228).

ne peuvent pas se supporter, surtout si elles sont forcées de loger ensemble au collège ; elles disent du mal les unes des autres ; la directrice est d'ordinaire la moins capable de comprendre les jeunes âmes indépendantes et affectueuses, que découragent les premières années de ce dur métier et cette solitude inhumaine ; elle les laisse agoniser en secret, sans chercher à les aider ; elle trouve qu'elles ont un mauvais esprit, que ce sont des orgueilleuses. Personne ne s'intéresse à elles. Et le nombre de leurs heures de travail les empêche de se faire une vie intellectuelle intéressante, comme leur manque de fortune et de relations les empêche de se marier. Quand une telle vie n'est pas soutenue par un sentiment religieux et moral exceptionnel – (je dirai même, anormal, maladif ; car il n'est pas conforme à la nature de se sacrifier totalement) – c'est un enfer : mieux vaudrait ne jamais être né.

Voici ensuite ce qu'il écrivait, en novembre 1912, après avoir terminé *Jean-Christophe* :

Je me propose de prendre pour sujet d'une partie de mon art, le drame silencieux de la famille moderne, où le père ne reconnaît plus ses fils, ni la mère ses filles, ni le frère sa sœur, ni le mari sa femme. Et je donnerai la première place à la femme, qui est à présent dans un âge de mue mystérieuse et tragique¹⁶.

L'on ne s'étonnera pas que Rolland ait été vivement intéressé par l'œuvre de Bodève. Une lettre de celle-ci à Bouhélier laisse à penser que leurs premiers contacts remontent à 1906. Ce qui semble étonnant. Dans une lettre du 20 octobre 1906, alors qu'elle cherche, en vain, un éditeur, elle écrit en effet : « J'ai cependant reçu une lettre de Romain Rolland qui aime énormément ce livre, le livre pas l'héroïne et qui va peut-être bien vouloir m'aider¹⁷. » Qu'a fait Rolland à l'époque ? Difficile de le dire. De Bodève, en effet, il ne commence véritablement à parler qu'en octobre 1911.

Voici ce qu'il écrit dans son *Journal*, sans préciser la date exacte, mais vraisemblablement autour du 20 octobre¹⁸ :

**Fait connaissance par lettres¹⁹ avec Simone Bodève (de son vrai nom, Debove), auteur de plusieurs romans (Clo ; Son Mari) mal composés et mal écrits, mais d'une rare pénétration de l'âme féminine et d'une vérité absolue, sans voiles, sans artifices. Elle me dit qu'elle est fille d'ouvriers, autrefois pauvres, aisés maintenant ; elle a passé 6 ans de sa jeunesse dans un atelier de fleuristes ; elle l'a quitté pour entrer dans la maison Paz et Silva ; constructeurs électriciens, où elle est sténographe depuis*

14 ans. Elle s'est mise à écrire des romans (le 1^{er} en 1907 : la petite Lotte ; Clo en 1908 ; et Son Mari en 1911), après le mariage et le départ d'un de ses frères, Henri Chrétien Debove, astronome à l'Observatoire du Mt Gros près de Nice. « Pendant toute notre jeunesse, écrit-elle, il m'intéressait à ses travaux ; quand il est parti, je me suis trouvée désœuvrée et ma vocation littéraire est née de là. » – Aucun de ses livres n'a pu encore trouver d'éditeur. Son Mari porte encarté cette petite note, à la machine à écrire : Pour toute demande, écrire à M^{me} Simone Bodève, 5 rue Mandar Paris 2^{ème} en joignant à la demande : pour Son Mari 0,50 c. ; pour la Petite Lotte, 1,50 ; pour Clo, 1,50 – pour frais d'envoi. – Je la recommande à l'éditeur Bernard Grasset.

Le 21 octobre, reprenant les termes mêmes de son *Journal*, il attire l'attention de Jean-Richard Bloch (C15, 77). Immédiatement celui-ci prie Bodève de lui faire parvenir ces deux romans ; il se dit, aussi, prêt à l'accueillir dans sa revue *L'Effort*. Le 23 octobre, elle lui envoie ses trois romans. Elle accepte le projet de collaborer à la revue. Et Bloch, qui vient de lire *La petite Lotte*, écrit à Rolland tout le bien qu'il en pense (C15, 88-89).

Celui-ci est, alors, en pleine rédaction de *La Nouvelle Journée*. C'est à Bodève qu'il pense, à coup sûr, quand il dresse le portrait de la jeune femme, voisine d'Emmanuel :

Sortie du peuple, longtemps ouvrière dans un atelier de cartonnage, puis employée des postes, elle avait passé une enfance étouffée dans le cadre ordinaire des ouvriers pauvres de Paris : âmes et corps entassés, travail harassant, promiscuité perpétuelle, pas d'air, pas de solitude, impossibilité de se recueillir, de défendre la retraite de son cœur. Esprit fier, qui couvait une ferveur religieuse pour un idéal confus de vérité. (JC, 1491.)

La note préparatoire, brouillon de la page consacrée dans le roman à la jeune femme, est explicite : il est question d'une « ouvrière (ou dactylographe) » et la référence est claire. Ajoutons que ce portrait reprend ce que Rolland écrit à l'une ou à l'autre de ses correspondantes.

Il parle d'elle à Louise Cruppi, dans une lettre du 19 novembre, égratignant au passage Marguerite Audoux. Certes il lui reproche de manquer parfois de goût et d'ignorer la grammaire, mais il ajoute : « dans la peinture des milieux ouvriers féminins, quelle puissance, quelle vérité et quel religieux amour de la vérité²⁰. » C'est pourquoi Rolland en fait l'éloge. Peu de temps

16. De *Jean-Christophe* à Colas Breugnon, op. cit., p. 29.

17. Le Fonds Saint-Georges de Bouhélier (BNF. Arts du spectacle) conserve 10 lettres de Bodève à Bouhélier, du 19 octobre 1906 au 28 avril 1911 (Cote : Mn 18/64 [1-12]). Lettre citée : Mn 18/64, f. 2.

18. Romain Rolland, *Journal* inédit, BnF, NAF 26551, p. 107. Juste après, Rolland fait état de la visite de Bachelin le 22 octobre.

19. Cette correspondance n'a pas été conservée.

20. Rolland fait allusion à « l'invocation mystique » qui ouvre *La petite Lotte* : « Vérité, une et infinie, qui n'existe que pour qui te cherche, et te dérobes à qui te tient... Toutes ces âmes, celles qui te chérissent, celles qui te méconnaissent, sont nées pour ta grandeur ; toutes pour toi ont souffert et dorment ou dormiront avec ta paix. Je n'ai pas su très bien les réunir, ni juger de chacune selon ta seule justice ; mais je tiens de toi la joie de l'avoir tenté avec piété et dans ton espérance. »

après, à la fin de novembre, il évoque à Sofia Bertolini la connaissance qu'il a faite

d'une jeune femme du peuple [...], du peuple de Paris, une fille d'ouvriers, ouvrière elle-même pendant des années dans des ateliers de fleuriste, et qui, maintenant, raconte dans des romans ce qu'elle a vu et vécu. Ses livres sont mal écrits et sans goût, mais d'une puissance de vision incomparable pour le monde ouvrier français féminin, dont nul n'a parlé jusqu'à présent avec une connaissance suffisante. C'est ici que l'on voit [...] la morale nouvelle qui s'ébauche en ces cerveaux confus et tumultueux. (C11, 128.)

Et à Louissette Guieysse-Bréal il résume bien son jugement sur la *petite Lotte* « livre sans goût, et ridicule quand il parle du monde bourgeois, mais saisissant lorsqu'il se borne à la peinture du monde ouvrier » (C17, 99). Sur l'œuvre de Bodève Rolland partage entièrement le jugement de Maury, à qui il dit, le 18 novembre, le plaisir qu'il a eu à lire son dernier article (C17, 96-97).

Dans son journal, à la date du 13 novembre 1911, il raconte la visite que vient de lui rendre Bodève²¹ ; il reprend certaines de ses notations précédentes :

**Échange de plusieurs lettres avec Simone Bodève, au sujet de Grasset, qui, après l'avoir bien accueillie, semble s'être refroidi pour ses livres. – Elle me fait visite. Une jeune femme, qui a passé la trentaine, pas grande, pas belle, des traits incorrects et un peu vulgaires, le nez surtout qui est écrasé et un peu rouge, vêtue simplement, sobrement, en noir, non sans élégance. Parle facilement, simplement, intelligemment. Quand elle parle, semble presque jolie. Reste assez longtemps, plus d'une heure. Parle d'elle et de ses œuvres sans orgueil ni modestie, justement, exactement. À aucun moment, dans aucune parole, je ne l'ai vue manquer de simplicité et de sincérité. – Elle reconnaît ses graves défauts de style. Elle n'a été qu'à l'école primaire ; personne auprès d'elle pour lui former le goût ; seul, son frère, très doué pour les mathématiques, mais indifférent totalement à la littérature et à l'art (pour lui, le plus beau monument de Paris est la Tour Eiffel). N'étant jamais sorti de son milieu ouvrier (atelier de fleuriste), puis employée (sténographe d'une maison d'électriciens). Elle dit qu'elle essaye de lire et de comprendre le mécanisme du style classique. Dès son 1^{er} livre, Havet²² qui s'était intéressé à elle lui avait prêté Voltaire. Elle l'a lu ; mais elle n'arrive pas à s'assimiler ces tournures de phrases ; et elle pense qu'elle ne réussirait qu'à perdre son naturel sans acquérir celui d'un autre. Elle re-*

connaît que le plus grand mal est de rester dans son milieu industriel, dans ce métier qui l'oblige à user quotidiennement du style commercial. Mais elle ne veut pas quitter sa place, – et elle a raison : car elle se trouve ainsi plus indépendante, comme écrivain. D'ailleurs, elle se loue de ses patrons, Paz et Silva, des juifs, sans aucun sens artistique, mais très bons et serviables à l'égard de leurs employés. – Quand elle écrivit et publia, à ses frais, son 1^{er} livre, la Petite Lotte, elle eut l'idée intelligente de l'envoyer à toute une série de noms d'universitaires, que son frère lui indiqua : Havet, Lanson²³, Lévy-Brühl²⁴, voire même au critique danois Georg Brandes²⁵. Cela réussit assez bien. Elle eut de bons articles de Brandes et de Lucien Maury, dans la Revue Bleue²⁶. Havet, Lanson, Lévy-Brühl lui écrivirent. Elle dit qu'elle a trouvé chez ces grands professeurs une sympathie pour son livre et une indulgence pour la forme, qu'elle n'eût pas rencontrée chez des littérateurs, même médiocres. – Mais cette sympathie se relâcha, ou cessa, par la suite. Ses livres suivants (que je trouve pourtant moins hardis) choquèrent davantage. Il faut dire que les Havet goûtaient dans la Petite Lotte le théâtre romanesque de la fin, qui est la partie la plus fautive. – Elle dit qu'elle ne retrouvera jamais la sève qu'elle a répandue dans la Petite Lotte. Elle avait vécu tout cela ; elle a connu tous les gens qu'elle décrit. La plupart ont, depuis, disparu, sombré dans la misère, la débauche, l'ivrognerie. – Depuis, elle s'est un peu éloignée de ce monde de petits ouvriers ; et elle a un tel respect scrupuleux, quasi religieux, de la vérité qu'elle n'ose plus le dépeindre. C'est ainsi qu'elle voudrait beaucoup étudier dans un roman, les cartonniers qui sont dans une situation plus misérable que les autres ouvrières ; mais elle ne le fera que si elle peut passer d'abord plusieurs mois, comme ouvrière, avec elles ; elle ne trouverait pas correct et même pas honnête, de se contenter de quelques notes sur lesquelles l'imagination travaille. L'imagination doit, du reste, très peu travailler chez elle. C'est avant tout un esprit scientifique, probe et précis. (Son frère lui a communiqué sa façon de penser, et même quelques notions de sciences, pour quoi elle est bien douée. Et, soit dit en passant, cela ne lui nuit pas, à la maison Paz et Silva, où l'on ne pourrait trouver aucun autre employé, ayant des connaissances d'électricité, physique, mathématique, etc.)

De cette visite Rolland parle au jeune normalien Paul Tuffrau, qui vient le voir le même jour. Dans ses carnets celui-ci rapporte sa conversation avec l'auteur de *Jean-Christophe*. Curieux des problèmes moraux qui se posent, il venait de lire Barrès qui l'a déçu. Rolland

21. Romain Rolland, Journal inédit, BnF, NAF 26550, p. 114-116.

22. Louis Havet (1849-1925) était professeur au Collège de France, titulaire de la chaire de philologie latine, et membre du Comité central de la Ligue des droits de l'homme ; il s'était engagé politiquement au moment de l'Affaire Dreyfus.

23. Gustave Lanson (1857-1934), historien de la littérature et critique littéraire, dont *l'Histoire de la littérature française* (1894) a longtemps fait autorité. Il publiera plus tard avec Paul Tuffrau un *Manuel illustré d'histoire de la littérature française* (1929).

24. Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939), philosophe, sociologue et anthropologue, était cousin par alliance d'Alfred Dreyfus, qu'il a été l'un des premiers à soutenir publiquement.

25. Georg Brandes (1842-1927), écrivain et critique littéraire danois, a fréquenté à Paris le salon littéraire de Madame Arman de Caillaves (1855-1910). Il a condamné la persécution d'Alfred Dreyfus.

26. Sur Lucien Maury, voir la note 6. Il n'y a pas d'article de Brandes sur Bodève dans la *Revue Bleue*.

engage son interlocuteur à changer de méthode : « Ce n'est pas dans les livres que vous trouverez ces problèmes. Rentrez dans la vie. Regardez autour de vous. [...] Vivez, voyez le plus possible. » Et il ajoute, joignant l'exemple à sa parole :

J'ai vu cet après-midi une femme bien curieuse, une sténodactylographe, fille d'ouvrier, qui écrit des romans sur ce milieu, comme jamais je n'en ai lu. On sent tellement cette fois-ci, cela vient d'une expérience vécue et non d'observation extérieure... Suzanne Boidève [sic]... Vous n'avez rien lu d'elle ? – Non. – C'est déjà si difficile de comprendre une femme. Et quand c'est une femme du peuple ! Oh, alors !... Il fait un geste lassé.

Songez comme les conditions matérielles mêmes importent : dans une seule chambre, le père, la mère, les enfants de tout sexe. Impossibilité de s'isoler²⁷.

L'on comprend vite pourquoi Rolland souhaite que soit entendu le message de cette « femme du peuple ».

Il ne se contente donc pas de la faire entrer dans son roman. Il l'aide à se faire mieux connaître, en plaçant sa cause auprès de Grasset, qui accepte d'éditer *La petite Lotte*, qui paraît en novembre 1911 ; il est aussi question de publier chez ce même éditeur l'ensemble des articles qui composent *L'ouvrière à Paris* et *L'employée à Paris*. Mais les discussions avec Grasset tournent court, Bodève se brouille avec lui, veut même régler son différend devant les tribunaux, mais finalement se décide à utiliser la manière forte, ainsi qu'elle l'explique à Bloch le 3 août 1912 : « Je n'ai pas de procès avec Grasset. Je suis allée saisir mes livres chez lui avec un huissier et il a cru prudent de s'exécuter. Je n'aurai donc plus qu'à l'assigner en paiement des manquants du mois d'octobre²⁸. » Le roman sera repris par Ollendorff, qui traite avec elle pour rééditer, en novembre 1912, *La petite Lotte*.

Dès que le livre est publié Rolland le présente dans sa « chronique parisienne » de décembre 1912 dans la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*²⁹. Il parle longuement du roman et de son auteur, reprenant les idées déjà exprimées auprès de ses correspondants : « Elle excelle dans la peinture des milieux ouvriers féminins. » Son livre « est, dans ses meilleures pages, grand comme Tolstoï », ce qui n'est pas un mince éloge. Mais, surtout, au début de sa chronique Rolland insiste sur un renouveau :

Pour ma part, je n'hésite pas à regarder la nouvelle génération féminine comme supérieure à la génération d'hommes; et c'est d'elle que j'attends les plus grands progrès. Des écrits où s'exprime la femme d'aujourd'hui, je veux signaler ici trois œuvres récemment parues, qui me semblent parmi les plus caractéristiques. Bien différentes toutes trois, non seulement par le sujet observé, mais par la qualité d'âme et d'art : Le couple d'Aurel, La petite Lotte de Simone Bodève, et Le ressac de Camille Mallarmé. Trois femmes, trois races de femmes.

En conclusion :

Lisez ces trois livres. Vous serez frappés de retrouver, en trois âmes différentes, à des âges, dans des milieux, avec des tempéraments différents, les mêmes cris de douleur, de honte et d'orgueil, les mêmes aspirations, la même passion de liberté. Et vous admirerez, en même temps, que l'homme ait depuis tant de siècles exploré la terre et le ciel et se soit acharné à résoudre l'énigme de l'univers, sans qu'il ait jamais fait un effort sérieux pour découvrir ce monde auprès duquel il vit, auquel sa vie est liée, et qui est resté, en majeure partie, jusqu'à nous terra ignota : – l'âme de la femme.

Les relations sont amicales. Dès que *La petite Lotte* sort chez Ollendorff, son auteur vient en offrir un exemplaire à Rolland : « Simone Bodève m'apporte la nouvelle édition (la première édition chez un vrai éditeur) de sa *Petite Lotte* et une copie de ses nouvelles études sur l'*Ouvrière à Paris*³⁰. » En fait, la « première édition chez un vrai éditeur » est celle de Grasset. Pour son nouvel ouvrage elle cherche aussi manifestement un éditeur

Celles qui travaillent

Il ne s'agit plus d'un roman, mais d'une série de séquences consacrées aux moments de la vie de deux types de personnes, ainsi construit : I. *L'Ouvrière à Paris*. (Dans la rue, À la maison, L'enfant, L'isolée, La vieillesse). II. *L'Employée de Commerce à Paris*. (La vocation, Au bureau, Sans place, Les jours de congé, Le nid). Ollendorff publie l'ensemble sous le titre *Celles qui travaillent*.

Sollicité par l'éditeur, Rolland accepte d'écrire une préface, se rend chez Bodève, bavarde avec elle, lui demande de lui fournir par écrit des renseignements sur sa

27. Sur ce sujet, voir l'article d'Henri Cambon, « Romain Rolland et Paul Tuffrau. Entretiens avec un jeune normalien », *Cahiers de Brèves. Études Romain Rolland*, n° 35 (juin 2015), p. 29-36. Citation, p. 32.

28. Fonds Jean-Richard Bloch, BnF, Département des Manuscrits (site Richelieu), [par la suite noté : Fds JRB]. Sont conservées dans ce fonds 34 lettres de Bodève à Bloch, datées du 29 octobre 1911 au 15 avril 1914. Cote : NAF 28222, f. 209-250. Citation : f.°225.

29. Romain Rolland, « Chronique parisienne. Le renouveau de la littérature féminine. La femme vue par la femme. Trois livres *Le couple*, d'Aurel ; *La petite Lotte*, de Simone Bodève ; *Le ressac*, de Camille Mallarmé. Élections académiques. », *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, t. LXVIII, décembre 1912, p. 614-627. Compte rendu de *La petite Lotte*, p. 619-623.

30. De Jean-Christophe à Colas Breugnon, *op. cit.*, p. 35. – « L'ouvrière à Paris » formera la première partie de *Celles qui travaillent*, ouvrage qui paraîtra en 1913. – De *La petite Lotte* la BnF (site Tolbiac) conserve un exemplaire de 1907, imprimé par Bonvalot-Jouve, classé 8-Z R ROLLAND-5542 et un exemplaire édité par Ollendorff, classé 8-Z R ROLLAND-5876.

vie ; il en consigne une partie dans son Journal de 1912³¹ ; ils lui serviront pour sa préface, écrite en janvier 1913, dans laquelle il attire l'attention sur la question féminine et souligne l'intérêt qu'il accorde à l'œuvre qu'il présente³². Constatant l'importance de la question féministe, il s'interroge : « Qui nous renseignera sur ce peuple féminin ? Qui nous fera pénétrer dans ses rangs, nous permettra de lire dans ses aspirations ? » Il récuise « les femmes sorties du peuple ouvrier, [...] devenues artistes, [...] aussitôt conquises par l'élite » qui « n'ont pu résister à la force de séduction de la société qui leur faisait fête » : « Du peuple, d'où elles viennent, il ne leur reste rien. » Une seule trouve grâce à ses yeux :

Mademoiselle Simone Bodève n'a jamais rompu les liens qui l'attachent à la misérable armée de « Celles qui travaillent ». Elle a combattu, dans leurs rangs; elle leur reste fidèle ; et, de tout ce qu'elle a vu, elle conserve et reflète l'image, avec la précision d'un miroir sans défaut. Que l'on n'attende pas d'elle les effusions de pitié, ou les indignations révolutionnaires de ceux qui peut-être aiment le peuple et qui voudraient l'aider; mais qui ne le connaissent pas et, quand ils parlent de lui, ont l'air de chanter faux : car il leur est plus facile de s'exagérer la misère que de la sentir avec vérité. La misère est un visage familier à Simone Bodève ; elle l'a vu de près. Elle ne songe pas à s'indigner. Elle ne s'attendrit jamais. Elle ne s'étonne même point.

Rolland ne cache pas les imperfections de l'ouvrage :

L'expression n'a pas toujours la parfaite sûreté de la pensée. [...] Le style de Mademoiselle Bodève, le plus souvent net et ferme, [...] est quelquefois alourdi et gêné, et se sent des incorrections du parler familier. [...] Il faut noter d'ailleurs que Mademoiselle Bodève, dont l'instruction a été presque exclusivement scientifique, sacrifie, dans ses livres, non sans excès parfois, la beauté à la vérité. C'est à celle-ci qu'elle réserve toute son ardeur d'amour et son culte passionné [...]. Cette intrépide sincérité est trop rare chez une femme pour que nous ne l'admirions point.

Avant de conclure, Rolland rappelle *La petite Lotte*, son « œuvre capitale » : « Ici, l'on aura non plus l'analyse intelligente, mais la vision directe et tragique de la vie des ouvrières à Paris. »

Le lancement de l'ouvrage est bien organisé. Avant même la sortie du livre *Gil Blas* (20.2.1913) insiste sur « la fort belle préface » de Rolland et « a la bonne fortune de pouvoir offrir à ses lecteurs un long fragment de cette préface inédite ». *Le Temps* (27.2.1913) cite quelques passages de la « préface éloquente » et en sou-

ligne l'importance :

Et M. Romain Rolland pense que pas un livre en France n'a fait jusqu'ici revivre avec cette vérité le prolétariat féminin de Paris. C'est en effet une étude de mœurs et de caractères abondant en observations sincères ; c'est un noble hommage, parfois émouvant, à la femme qui travaille et qui veut rester libre.

Lorsque l'ouvrage paraît en mars, *Comoedia* (7.3.1913) ne doute pas que l'ouvrage ne « s'annonce comme un grand succès. Rien d'étonnant à cela, car c'est un livre vécu, et l'autorité de Romain Rolland, qui présente cet ouvrage au public, ajoute encore à l'intérêt de ce beau livre d'humanité.» Et le grand placard de publicité vante les mérites du livre :

Seule une femme ayant elle-même vécu la dure vie de celles qui travaillent pouvait écrire ces pages si vraies et si dignes sur ses sœurs de misères. Et l'autorité de Romain Rolland qui présente cet ouvrage au public, ajoute encore à l'intérêt de ce beau livre d'humanité.

Le Temps (8.3.1913), puis *Gil Blas* (11.3.1913) prennent le relais : même présentation du livre, même placard publicitaire. Rolland est un bon argument de vente.

Viennent ensuite les recensions. Celle qui les résume le mieux est de Léon Abensour dans *L'Aurore* (29.3.1913) :

Nous ne trouverons dans ce livre ni exposé théorique, ni statistique, ni système économique ou social, ni déclamation d'aucune sorte, mais une suite de tableaux pleins de mouvement et de vie d'où se dégagent sans efforts les plus poignantes impressions.

Tous les critiques soulignent en effet que, sans présenter de théorie, l'auteur raconte la vie de « celles qui travaillent ». Piquons ici ou là quelques-uns de leurs jugements. Pour G. de Pawlowski, dans *Comoedia* (2.3.1913), il s'agit d'« une étude sociale menée sans parti pris, avec toute la simplicité précise et calme des pures constatations ». De même pour *Le Figaro* (21.3.1913) : « M^{me} Simone Bodève ne proteste pas, ne crie pas, elle nous montre seulement du doigt la travailleuse qui passe, et nous sommes bouleversés. » Paul Rebourg dans *Le Journal* (1.4.1913) résume bien, lui aussi, l'atmosphère du livre :

Pour bien des gens, le terme « petite ouvrière » évoque une grande fillette gracieuse, futile, nourrie de vinaigrettes, chantant des romances, et passionnément

31. De Jean-Christophe à Colas Breugnon, op. cit., p. 76-80.

32. Simone Bodève, *Celles qui travaillent*, préface de Romain Rolland, p. V-XVI. Exemplaire classé (BnF, site Tolbiac) 8-Z R ROLLAND-28906 et exemplaire numérisé NUMM- 5473640.

éprise d'un jeune commis qui lui offre des bouquets à deux sous ou des cartes postales illustrées. M^{me} Simone Bodève nous montre ici les ombres du tableau : la mansarde familiale, le dur travail, les chômages, l'angoisse des maternités involontaires, l'esclavage du corps et du cœur, et, finalement, la déchéance des pauvres femmes vieillies sans avoir pu s'assurer la paix des dernières années.

Lanson dans une importante critique (*Le Matin*, 19.3.1913) résume ainsi son sentiment :

Sans apitoiement fade et sans violence tragique, M^{lle} Bodève nous révèle à quelle existence peuvent s'attendre aujourd'hui chez nous les jeunes filles qui veulent gagner leur vie. Elle n'a pas d'illusion : l'amélioration du sort des femmes viendra des femmes mêmes, si elles ont la sagesse et l'énergie. Voilà le vrai féminisme, le féminisme sain, généreux, efficace, sans pédantisme, sans utopie et sans haine. Rien n'est plus persuasif que des faits présentés sans artifice.

Pas de théorie explicite, mais une sorte de philosophie implicite. Telle était, d'ailleurs, l'intention de Bodève, ainsi qu'elle l'explique à Bloch le 17 juillet 1913 :

Je viens d'écrire à M. Rolland, pour lui exposer tout mon féminisme³³. Dans Celles qui travaillent, je lui ai mis une muselière, car je n'ai pas la prétention de changer le monde à moi toute seule, et je me demande si je n'ai pas eu tort et s'il n'est pas utile que je fasse ma profession de foi³⁴.

Finalement, elle écrira celle-ci dans la revue de Bloch, sous le titre « *Réflexions féministes*³⁵ », article dont le *Mercure de France* soulignera l'importance³⁶. Bloch s'intéresse nettement à Bodève. Il venait de publier un conte, « *L'accident*³⁷ » et publiera encore de celle-ci un autre article, « *À propos du roman psychologique réaliste et social*³⁸ ». Paraîtra aussi un compte rendu de *Celles qui travaillent*, par Marcel Martinet³⁹.

Par ailleurs, Bodève rédige une étude sur les femmes dans *Jean-Christophe* qu'elle envoie, en juillet 1913, à Rolland, qui lui fait certaines critiques, résumées dans une lettre à Bloch du 4 août 1913 :

Il m'a semblé que les idées de Jean-Christophe sur les femmes ne lui étaient pas sympathiques et qu'elle avait

le tort – non pas de le dire – mais de ne point le dire, franchement et complètement. L'article n'était ni pour ni contre : il était à côté. Je conseillais à Bodève d'exposer carrément sa thèse féministe contre Jean-Christophe, ou de se placer au point de vue de Christophe et de ses amies pour les juger. (C15, 203.)

Elle s'en ouvre, d'ailleurs, à Bloch, dans une longue lettre⁴⁰ :

M. Rolland ne m'a pas caché qu'il la trouvait très incomplète. Je ne puis prendre en effet dans l'œuvre de M. Rolland qu'un certain nombre de femmes, pour les autres, si je les laisse, ce n'est pas que je me trouve empêchée de « les critiquer ». Si j'en parlais, je les défendrai, comme j'ai défendu ma pauvre Clo et je ferai le procès non pas des hommes mais de toute la société.

Bodève poursuit en précisant sa conception du « féminisme », qui, dans son utopie, est loin de présenter une doctrine bien précise :

Ma conviction personnelle, c'est que la société doit être démolie entièrement, de fond en comble, pour que les femmes arrivent à être des « êtres humains », je dirai volontiers des « hommes », ayant tous les mêmes droits généraux que les hommes ; car j'ai bien une conception idéale de la femme (et de l'homme) mais j'ai horreur des systèmes, même des miens, et je ne prétends nullement déclarer immoraux les êtres, hommes ou femmes, qui ne ressemblent pas à mon idéal, car l'idéal, mon dieu, il est l'idéal justement parce qu'on ne le réalise pas. Il n'y a pas sur la terre deux êtres semblables et il y a quelquefois plus de distance d'un homme à un homme, d'une femme à une femme, que d'un homme à une femme.

Je crains d'être en complet désaccord avec M. Rolland, si je fais une étude complète, et d'autre part, incomplète, elle n'est pas bien bonne. Je préfère donc la laisser, et voici ce que je vous propose.

Je referai cette étude en disant tout ce que je pense du féminisme et en prenant divers types de femmes dans les livres d'hommes (dont quelques-unes dans l'œuvre de R. Rolland) mais cette étude ne sera pas consacrée à M. Rolland et je vous demanderai de ne pas la faire paraître dans le numéro consacré à M. Rolland⁴¹.

[...] Quand j'ai envoyé mon étude à M. Rolland, j'en étais contente, mais il m'objecte avec juste raison qu'en ne critiquant pas, et en ne parlant pas de certaines

33. On regrette fort qu'aucune des lettres de Bodève à Rolland n'ait été conservée, pas plus que les lettres de Rolland à celle-ci.

34. Fds JRB, NAF 28222, f. 233.

35. Simone Bodève, « *Réflexions féministes* », *L'Effort libre*, juillet-septembre 1913, 3^e année, cahiers 16 et 17, p. 625-638.

36. Voir : Charles-Henry Hirsch, « *Les Revues* », *Mercure de France*, 1^{er} novembre 1913, p. 159-166. Sur Bodève, p. 162-163 : « M^{me} Simone Bodève avait quelque chose à dire et c'est pourquoi ses "Réflexions" sont deux fois remarquables. "C'est donc surtout dans le mariage, écrit-elle, que nous devons conquérir notre liberté. Dans le mariage où la femme qui n'aime pas est irresponsable comme une serve et où l'homme qui n'aime pas est irresponsable comme un autocrate." » L'auteur de l'article cite une grande partie des réflexions de Bodève qui plaide pour l'égalité des sexes : « Pour que nous devenions les égales des hommes, il faut que tout s'écroule en nous et autour de nous et notre cause est la cause de la régénération sociale. »

37. Simone Bodève, « *L'accident* », *L'Effort libre*, avril-mai 1913, 3^e année, cahiers 10-13, p. 490-506.

38. Simone Bodève, « *À propos du roman psychologique réaliste et social* », *L'Effort libre*, octobre 1913, 4^e année, cahier 1, p. 23-35.

39. Marcel Martinet, « *Chroniques* ». *L'Effort libre*, novembre 1913, 4^e année, 2^e cahier, p. 119-124. Ce qui concerne *Celles qui travaillent*, p. 119-121.

40. Lettre du 17 juillet 1913 (Fds JRB, NAF 28222, f. 232-233).

41. Jean-Richard Bloch songeait alors à un cahier de *L'Effort libre* consacré à Romain Rolland, qui ne se fera pas.

femmes de l'œuvre, j'ai l'air de ne pas vouloir faire de critique. Or, je ne puis critiquer ces femmes en tant que femme, je les comprends, je ne puis critiquer les hommes non plus, je les comprends, je suis amenée à faire la critique de toutes nos conceptions sur la famille sur la société, sur le devoir, et je n'ai pas le droit de le faire à propos de l'œuvre de M. Rolland seulement, car je suis convaincue que M. Rolland n'a pas songé qu'il pourrait contribuer à démolir ces conceptions ; peut-être même aurait-il préféré ne pas écrire. [...]

En *post scriptum* Bodève ajoute :

En général, je considère qu'un homme ne peut pas être féministe, il y a à cela des raisons sociales, les raisons sentimentales, beaucoup plus puissantes dans nos sociétés modernes que n'ont pu l'être les raisons naturelles. Monsieur Rolland est-il féministe ? Il me paraît évident que M. Rolland a bien vu toute l'importance destructrice du féminisme, et alors ??? n'est-il pas comme les Américains les plus généreux qui reculent à l'idée d'émanciper les nègres, car on [un mot illisible] toutes les tares des esclaves, je le comprends, mais moi je suis une femme, je hais l'esclavage auquel nous devons nos tares, et je veux détruire, pas en un jour, mais entièrement.

Mécontente des observations faites, elle retire son article. Elle n'en tient pas rigueur à Rolland et lui envoie un nouveau manuscrit, *L'Impasse*, que celui-ci apprécie :

Ses qualités psychologiques n'ont jamais été plus grandes. Elle est au premier rang des romanciers féminins du monde entier. Malheureusement, son art n'est pas à la hauteur de sa pénétration des âmes (dans un monde d'ailleurs restreint). (C26, p. 238).

Il le dit à Bodève qui, parlant de ce nouveau livre, confie à Bloch que Rolland « a bien voulu [lui] dire qu'il le trouvait supérieur aux précédents, avec des défauts, sans doute, mais moins grands que d'habitude⁴² ». Comme Ollendorff refuse le manuscrit, Bodève songe à le présenter à la NRF et demande l'appui de Bloch, qui tente de mettre la romancière en rapport avec Rieder, son éditeur de *L'Effort libre*. Mais « les négociations se sont rompues avec fracas », étant donné le « caractère diablement épineux » (C15, 259) de la romancière, qui reprend son manuscrit, dont elle reconnaît les faiblesses⁴³. Elle remet à Bloch *Un faux départ* à passer en trois parties dans *L'Effort libre*. Mais, échaudé, celui-ci ne réagit guère.

Est-ce à cause de ces derniers échecs ? Bodève semble avoir, dès lors, renoncé à écrire romans, contes ou

articles : la presse est muette à son sujet. Par la suite, il n'est plus guère trace, non plus, de celle-ci dans les correspondances de Rolland et de Bloch. Puis vient la guerre. Les préoccupations sont autres.

Mais elle n'est pas oubliée lorsqu'un appel est diffusé dans certains journaux en 1915 : « Des livres pour nos soldats ». Parmi ceux qui sont proposés figurent *La petite Lotte* et *Celles qui travaillent*⁴⁴.

Mort de Simone Bodève

Il faut attendre 1921 pour que l'on reparle d'elle, à l'occasion de sa mort. Quelques journaux, sous le titre « Suicide d'une femme de lettres », annoncent sa fin tragique dans des termes analogues. Ainsi *Comoedia* (17.4.1921) :

M^{lle} Jane Chrétien, qui signait en littérature Simone Bodève, âgée de 45 ans, demeurant 5, rue Mandar, dans une crise de neurasthénie, a disposé près de la fenêtre, ses livres favoris, s'en est servie comme d'un marchepied, a enjambé la barre d'appui et s'est précipitée dans le vide. Elle est venue s'écraser sur le trottoir. La mort a été instantanée.

Le Matin (19.4.1921) et *Le Temps*, le lendemain, se contentent d'un simple avis de décès :

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M^{lle} Jeanne Chrétien, dite Simone Bodève, auteur de la Petite Lotte, de Clo, etc. Ses obsèques auront lieu le mercredi 20 du courant, à 9 heures du matin, en son domicile, rue Mandar, 5. Le présent avis tiendra lieu de faire-part.

L'annonce faite dans *Le Populaire* (20.4.1921) diffère par le ton ; sorte d'adieu, anonyme, elle permet de comprendre le silence de la romancière depuis la guerre :

Elle s'était fait un nom parmi celles qui écrivent ; mais pendant la guerre, l'un de nous lui ayant écrit pour solliciter sa collaboration, elle répondit qu'elle ne s'occupait plus de littérature et qu'elle travaillait en usine.

Puis nous restâmes sans nouvelles. Et tout à coup, on nous apprend sa mort.

La femme était modeste ; son amour pour « celles qui travaillent » était grand ; son talent d'écrivain était tout de sincérité.

Trop lasse sans doute, sans travail peut-être, ou peut-être très pauvre, elle disparaît.

Pour ceux à qui cette âme ardente s'était une fois révélée, c'est un chagrin profond.

De son côté, *La Voix des femmes* publie un long article, signé des initiales de la rédactrice en chef, Louise

42. Lettre à Bloch du 22 janvier 1914 (Fds JRB, NAF 28222 f. 235).

43. Voir ce qu'elle en dit dans une lettre à Bloch du 4 avril 1914 : « Je viens de relire vos critiques sur *L'Impasse*. Il est vrai que le caractère de Roger est un peu flottant, mais c'est un caractère d'homme et il est évident qu'un homme s'en serait mieux tiré que moi. Pour le sujet, je l'ai choisi simplement pour faire la contre partie de Clo ; les Louise sont plus nombreuses que les Clo, il est si facile d'être nulle en ce monde et si difficile d'être existant ! mais certainement mon sujet m'a souvent donné beaucoup de mal. Clo m'était très sympathique et la pauvre Louise me serait très antipathique si elle réussissait. » (Fds JRB, NAF 28222 f. 249.)

44. Voir, par exemple, *L'Humanité* du 26 septembre 1915, p. 4.

Bodin⁴⁵. Après avoir cité l'annonce parue dans *Comœdia* l'auteur s'insurge contre la thèse du suicide :

Simone Bodève ne s'est pas suicidée.

Simone Bodève était en pleine activité joyeuse. Elle venait enfin de s'acheter sur ses petites économies, une maison à Clamart, et allait s'y installer. Elle déménageait le logis modeste qu'elle habitait rue Mandar au cinquième. Elle a perdu l'équilibre auprès de sa fenêtre et elle s'est écrasée sur le pavé.

Elle vivait seule, étant fort indépendante.

Après avoir rappelé quelle fut sa vie et son œuvre, et l'importance de *Celles qui travaillent*, livre « préfacé par Romain Rolland que les dons et le talent énergique de Simone Bodève avaient profondément intéressé », Louise Bodin termine ainsi son panégyrique :

Nous sommes profondément bouleversés par cette mort cruelle, survenue à l'instant où nous lui demandions de nous faire l'honneur d'être des nôtres à la Voix des femmes. Nous ne pouvons nous consoler de la perte soudaine et si brutale d'une telle intelligence et d'un tel grand cœur. Elle était une de nos richesses et par son talent humain et par sa valeur morale. Nous ne cesserons de la regretter.

À la suite de cette mort son éditeur en profite pour rappeler les œuvres de la romancière dans un placard publicitaire, repris par plusieurs journaux⁴⁶ :

Librairie Ollendorff. En vente : Simone Bodève : Celles qui travaillent. La petite Lotte, Clo, Son mari.

Cet excellent écrivain, ami des humbles, défenseur des malheureux, ne doit pas être oublié. Ses admirateurs trouveront dans ces quatre volumes son œuvre capitale.

Rolland, pas plus que sa sœur qui la connaît bien, ne croit au suicide :

**16 avril [1921]. – Mort tragique de la pauvre petite Simone Bodève. Elle tombe de la fenêtre de son cinquième étage, 5 rue Mandar, et se tue sur le coup. Les journaux parlent d'un suicide. Mais, ma sœur et moi, sommes presque absolument certains qu'il n'en est rien. Simone Bodève n'était pas femme à se suicider, même au comble du malheur : elle avait trop d'orgueilleux courage et d'instinct combatif. Et elle n'avait aucune raison présente de quitter la vie. Bien au contraire. La pauvre femme jouissait depuis trois mois seulement d'une petite maison qu'elle s'était aménagée, près de Paris, à Clamart ; elle avait passé l'hiver à l'arranger joyeusement. Deux jours avant sa mort, elle était venue voir ma sœur, qui l'avait trouvée pleine d'entrain, rajeunie ; il avait été convenu que ma sœur viendrait un jour prochain, chez elle, à Cla-*

mart, déjeuner, goûter les œufs de ses poules. Mais elle avait raconté qu'il lui était arrivé déjà un accident. Elle était montée sur une échelle pour arranger des rideaux « et, dit-elle, elle s'était brusquement retrouvée dans l'escalier ». Pareille aventure a dû lui arriver. On a constaté qu'elle était montée sur une pile de livres. Probablement aura-t-elle voulu hâtivement ouvrir ou fermer les volets (ou plutôt les persiennes de la fenêtre quasi-mansardée). Les livres auront glissé. – Justement je venais de passer ces dernières semaines à lire avec une admiration croissante son roman : Clo, qui est le chef-d'œuvre sans rival du roman de la jeune fille du peuple, de la midinette amoureuse, à Paris. Et je voulais le lui écrire (par bonheur, ma sœur le lui a dit pour moi). Malgré certaines faiblesses de style, je mets ce livre au rang des plus beaux, des plus entièrement vrais, qui aient jamais été écrits sur la femme. – Fièvre petite Bodève, que si peu ont connue, car elle ne cherchait personne ; elle se suffisait à elle-même... Son nom était : Indépendance... Elle n'avait même pas d'ambition. Elle écrivait pour elle. – Elle avait 45 ans, et, de son vrai nom, se nommait Jeanne Chrétien. Sa famille n'avait aucun plaisir à son renom littéraire ; et paraît jusqu'à la fin, avoir tâché de dissimuler que la hardie romancière et Jeanne Chrétien ne faisaient qu'un. (Par un étrange pressentiment, la Petite Lotte de Bodève meurt comme Bodève. Elle se jette par la fenêtre.⁴⁷)

Pourquoi venait-il de relire *Clo* ? Parce qu'il travaillait aux premières esquisses d'*Annette et Sylvie*, premier volume de *L'Âme enchantée*, roman qu'il voulait être celui de la femme, dans la ligne de ce qu'il annonçait en 1912 et qu'il rappelait en 1919 : « Pour ma part, je n'hésite pas à regarder la nouvelle génération féminine comme supérieure à la génération d'hommes, et c'est d'elle que j'attends les plus grands progrès⁴⁸. »

Il pense à Bodève quand il imagine son personnage Sylvie. Il se rappelle l'enfance que raconte *La petite Lotte*, et les confidences de son auteur. Il relit aussi *Clo*. Sur la même fiche qui, sur une colonne, note les prénoms des personnages de *L'Atelier de Marie-Claire*, une autre colonne énumère ceux de *Clo* ; au premier rang desquels on lit celui de Delphine. Plusieurs rapprochements s'imposent entre Sylvie et Bodève ; on retrouve non seulement ce prénom de Delphine, celui de la mère de Sylvie, mais aussi la boutique de fleuriste, le fait qu'à treize ans, comme son modèle, Sylvie entre en apprentissage. La lecture de *La petite Lotte* et de *Clo* permet de voir comment le romancier utilise ses sources, comment il transpose et amalgame les données qu'il puise chez l'une, Simone Bodève, et chez l'autre, Marguerite Audoux, dont il vient de lire, avant de rendre visite à son

45. Louise Bodin (1877-1929), journaliste, fonde, en octobre 1917, avec Colette Reynaud *La Voix des femmes*, revue hebdomadaire socialiste, féministe et pacifiste. Après le congrès de Tours, elle adhère au Parti communiste et abandonne *La Voix des femmes*, fin juillet 1921. Elle sera membre du comité directeur du PCF de 1921 à 1927. – L'article « Une disparue. Simone Bodève » a paru le 28 avril 1921, p. 3.

46. Voir, par exemple, *Le Populaire* du 18 mai 1921.

47. Romain Rolland, Journal inédit, NAF 26559, p. 12.

48. *L'Humanité*, 19 mai 1919, p. 1, qui porte en titre général : « Pour l'affranchissement des femmes ».

auteur, *L'Atelier de Marie-Claire*, paru en 1920⁴⁹.

Et après...

Après la mort de Bodève qui parle encore d'elle ? Elle-même avait donc, semble-t-il, renoncé à la littérature pour revenir à l'usine. Seul Bouhélier défendra, à plusieurs reprises, son souvenir. Dès 1922, estimant que « la critique ne fait pas son devoir », il s'en prend particulièrement à Paul Souday, lui reprochant de n'avoir pas parlé « de Simone Bodève l'auteur d'un étonnant roman : *La Petite Lotte*, qui ne saurait être comparé qu'aux œuvres de Dostoïevski, [...] et de *Celles qui travaillent*, préfacé par Romain Rolland⁵⁰ ». Plus tard, en 1927, critiquant les auteurs de manuels littéraires, il s'exclame :

Sur les contemporains, que voulez-vous qu'ils disent de sensé ? Il y a une femme, Simone Bodève, qui a écrit un roman, La Petite Lotte, qui est l'un des grands chefs-d'œuvre de notre époque. Cette femme a vécu dans une mansarde et elle avait le génie de Dostoïevski ; elle a fini par se suicider, il y a de cela cinq ans. Elle aussi, elle appartenait à la génération dont je viens de vous parler. Je n'hésite pas à dire qu'elle en était la plus grande expression féminine. Eh ! bien, sauf Romain Rolland et moi, je crois bien que jamais personne n'en a dit un mot⁵¹. »

Enfin, en 1936, il n'hésite pas à proclamer :

La plus grande romancière du siècle a été une femme qui est morte de détresse, après n'avoir pu subsister qu'en travaillant comme dactylo dans une entreprise d'électricité, et qui a fini par se suicider. Cette femme, qui se nommait Simone Bodève, a laissé un roman génial : La Petite Lotte. Romain Rolland a écrit de ce livre qu'il égalait ceux de Dostoïevski, et, en effet, c'est un réel chef-d'œuvre. Peu de personnes pourtant l'ont lu. Le nom de son auteur est inconnu⁵².

Quant à Romain Rolland, depuis ce qu'il a confié dans son Journal en 1921, il n'en parle plus, sauf par allusions, dans ses notes préparatoires d'*Annette et Sylvie*.

février-mars 2016

Note complémentaire

Pour mener à bien cette étude je suis parti des textes de Romain Rolland relatifs à Simone Bodève ; puis, à la fin de 2015, grâce à internet (merci Gallica !) j'ai accumulé de nombreux documents ; j'ai rédigé mon texte en février-mars 2016. Au moment de la relecture des

épreuves, en opérant diverses vérifications, j'ai découvert un site nouveau, en anglais (avec traduction possible en français), extrêmement intéressant consacré à Simone Bodève. Situé à Belfast et administré par Dominique Hoffman, il contient des renseignements complémentaires précieux, sur le milieu et l'enfance de la romancière, sur sa carrière littéraire et sur certains articles qui lui sont consacrés ; en outre, il présente deux portraits de Simone Bodève et divers fac-similés d'articles et signale qu'il y a eu, entre 1923 et 1930, quatre éditions publiées en allemand, *Die Kleine Lotte*, traduite par Anna Nussbaum. Dominique Hoffman a publié d'autre part, en janvier 2016, une traduction en anglais du roman, à laquelle elle vient d'ajouter le texte complet en français. Elle attire aussi l'attention sur le jeune frère de la romancière, Henri Chrétien, astronome, ingénieur opticien, professeur et inventeur, et sur sa sœur cadette Marguerite, qui a épousé en 1911 Fernand Baldet, lui aussi astronome.

Pour les lecteurs curieux qui souhaitent avoir de plus amples renseignements voici les références indispensables :

<https://sites.google.com/site/zebras54gbbo00/simone-bodeve>.

Et sur Wikipédia : l'article sur Henri Chrétien :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Chrétien

et l'article sur Fernand Baldet :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Fernand_Baldet

Bernard Duchatelet est professeur émérite de l'université de Brest. Il est l'auteur de « Romain Rolland tel qu'en lui-même », Ed. Albin Michel, 2002. Il est président d'honneur de l'Association Romain Rolland

Table des abréviations :

C11 : *Chère Sofia*. Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga (1909-1932), Paris, Albin Michel, 1960.

C15 : *Deux hommes se rencontrent*. Correspondance entre Jean-Richard Bloch et Romain Rolland (1910-1918), Paris, Albin Michel, 1964.

C17 : *Un Beau visage à tous sens*. Choix de lettres de Romain Rolland (1866-1944). Préface d'André Chamson, Paris, Albin Michel, 1967.

C26 : *L'Un et l'autre*. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant. Choix de lettres (1906-1914). Préface de L-A. Maugendre, Paris, Albin Michel, 1983.

JC : Romain Rolland, *Jean-Christophe*, édition définitive en 1 volume, Paris, Albin Michel, 1966.

49. Voir mon article : « Romain Rolland et Marguerite Audoux. Pages inédites du Journal de Romain Rolland », *Cahiers de Brèves. Études Romain Rolland*, n° 34 (décembre 2014), p. 12-17.

50. André Lang, « Saint-Georges de Bouhélier », *Les Annales politiques et littéraires*, 5 février 1922, p. 154-155. Citation p. 155.

51. Dans *Comoedia* du 8 janvier 1927 Max Frantel, à propos du « Trentenaire du Naturisme », interroge Bouhélier, qui pose la question : « Pourquoi méconnaît-on l'effort de toute une génération ? »

52. Bouhélier, « Sur "le roi sans couronne" et Simone Bodève romancière inconnue », *Comoedia*, 2 février 1936, p. 2. – Rolland parlait de Tolstoï et non de Dostoïevski !

L'habitude

une nouvelle de Simone Bodève

Cette nouvelle a été publiée deux fois : d'abord dans Le Petit Parisien, 5 avril 1909 p. 3, dans la série « Contes du "Petit Parisien" », puis dans Le Radical, 23 avril 1912, p. 6, en bas de page, présenté comme le « Feuilleton du "Radical" ».

Elle donne en exemples et le type de personnage auquel s'intéresse Simone Bodève et le style qui est le sien. Il s'agit d'une histoire racontée simplement, sans effet ni recherche d'aucune sorte, dans sa banalité. Simone Bodève s'en tient aux faits extérieurs et déroule la vie de ses personnages dans leur quotidien, notant leurs gestes et leurs réactions, sans approfondir leur psychologie. Il ne s'agit ni de la Princesse de Clèves, ni de Madame Bovary. Le style est neutre, reflet de la banalité du quotidien et des deux personnages. Mais peu à peu le lecteur perçoit le drame qui se joue et l'idée sous-jacente : la femme et son mari, sans enfants, dont la vie est soumise à un rythme de vie mécanique, puis leur désir de liberté bien gagnée après les années de travail. Au bout du compte, une incompréhension totale, qui mène au drame. B.D

Depuis vingt-cinq ans, M. et M^{me} Prosper habitent rue Lepeu, près de la gare de Lyon. Ils y donnaient à tous le bon exemple d'une union parfaite. Chaque matin, à huit heures, on voyait partir le père Prosper pour « sa banque », ainsi qu'il désignait lui-même la grande société de crédit qui utilisait ses services de caissier.

Aussitôt après son départ, Marie Prosper ouvrait les fenêtres de leur logis, secouait les tapis au nez des sergents de ville et exposait ses matelas.

C'était une femme d'ordre. Elle passait sa matinée à pourchasser la poussière dans les plus petits recoins, une infernale poussière qui se riait d'elle et rentrait toute dansante sur les ailes rectilignes du moindre rayon de soleil. M^{me} Prosper s'en plaignait quelquefois aux voisines et aux commerçantes : un ménage, on le fait et il est toujours à faire. À part cela, M^{me} Prosper ne se plaignait de rien et s'étonnait de ces mauvais ménages dont les échos du voisinage lui rapportaient les disputes. Des maris buveurs, des femmes flâneuses et veules, ne sachant qu'avoir des enfants tous les ans. Pour elle, elle avait du premier coup mis la main sur un homme rangé, partant à l'heure, rentrant à l'heure, toujours heureux de sa soupe prête et de sa chère femme contente.

Les enfants commandés n'étaient point venus et

M^{me} Prosper disait s'en être consolée: Au moins, ainsi, ils avaient fait des économies sans que cela les empêchât de bien vivre. Une fois, la semaine, ils allaient au café-concert ; l'été, le dimanche, à la campagne ; ils possédaient une bicoque au Perreux. À l'occasion, ils invitaient des amis, des parents, comme eux gens honnêtes, pondérés et paisibles.

Ils étaient heureux ! M^{me} Prosper partout le célébrait sur tous les modes. Ils étaient heureux : en vingt-cinq ans, pas une dispute !

– Ne le dites pas, conseillait-on, allez quoi qu'on fasse, le malheur, tel un loup, rôde toujours derrière la porte.

M^{me} Prosper riait ; elle n'était pas superstitieuse. Elle connaissait, en outre, une source de joies orgueilleuses et profondes.

Son mari était fou d'elle. Il était sa chose, elle était son dieu. Elle régentait tout, agençait tout. Peut-être était-il un peu taciturne ; il n'avouait jamais, mais laissait seulement deviner qu'il était satisfait ; sa femme se vantait encore de le connaître jusqu'aux moelles, jusqu'au tréfonds de son âme silencieuse.

Comme il atteignait ses cinquante-cinq ans, M^{me} Prosper jugea qu'il avait assez travaillé. Il avait droit à une retraite, et les époux possédaient quelques billets de mille.

Mais Prosper, si soumis, fit pourtant la sourde oreille. Il se réveilla ambitieux ; la bicoque du Perreux ne lui plaisait pas pour y vivre : il voulait la reconstruire et il ne se croyait pas riche ; il n'imaginait point ce que peut réaliser d'économies une ménagère expérimentée.

Voici qu'un petit héritage leur échut : Prosper n'eut plus de raisons à alléguer et il démissionna.

Les premiers mois de sa retraite ne lui furent point désagréables. Les époux faisaient reconstruire la maison du Perreux : Prosper regardait les maçons que sa femme incitait à presser leur besogne. Quand tout fut fini, les époux jouirent quelque temps de leurs splendeurs : du salon et de sa glace sans tain au-dessus de la cheminée, ce qui faisait qu'on pouvait voir de l'autre côté la grille du jardin ; de la chambre d'amis, du balconnet de fer forgé au premier étage, de la salle de bains.

Puis M^{me} Prosper s'étonna de comprendre que son bon vieux, pour lequel elle avait tant fait, s'ennuyait beaucoup. Il n'avait pas de goût pour le jardinage ; il calculait que les fruits et les légumes revenaient plus cher qu'à les acheter « tout prêts », et cela lui coupait

les bras et les jambes. Il n'aimait plus les visites et grognait si sa femme achetait un poulet.

– Mais nous avons de quoi ! s'écriait M^{me} Prosper.

Son époux hochait la tête. Il imaginait des catastrophes. La ville de Paris pouvait s'engloutir ; on ne savait pas, avec toutes ces lignes de métro, et c'en serait fait de leurs actions. Sa banque aussi, qui lui servait une retraite, pouvait suspendre ses paiements pour un cas de force majeure, une guerre. Que deviendrait-il avec sa vieille ?

Il restait des heures assis sur un banc devant le peron, contemplant, hébété, ses plates-bandes, et sa femme l'entendait se raisonner tout seul.

– Un si beau jardin ! Je devrais travailler, mais à quoi ça sert-il ? Suis-je bête d'être venu ici. J'avais des amis, on se contait des histoires, on vivait ; je suis un homme, pourtant, je suis un homme !

– Mais non, tu n'es pas un homme, criait sa femme impatientée, tu n'es qu'une mécanique. Tu ne sais donc vivre qu'entre quatre murs ?

Rudement, il lui intimait l'ordre de se taire, et M^{me} Prosper bientôt fut jalouse.

Ce n'était donc pas pour elle que jusque alors il avait vécu ? Cela la révolta, et elle se mit à dépenser, pour du linge, pour des babioles, pour des riens, puisque l'argent seulement le touchait au cœur. Pour sa bien-aimée, Prosper trouva des injures. Ah bien oui, elle était honnête ! Il n'eût plus manqué qu'elle ne le fût pas. Elle soignait sa maison, ce n'était pas pour lui, c'était une manie, une simple manie ; l'avait-elle assez morigéné parce qu'il n'essayait pas ses pieds, ou parce qu'il les mettait sur les barreaux des chaises ?

– C'est mon tour, hurlait-il, c'est mon tour !

Il voulait vivre, se montrer un homme, respirer, faire de longues promenades, et il l'entraînait vers Paris, au travers du bois de Vincennes. Elle obtenait difficilement qu'il consentit à prendre le tramway. Il ignorait Paris, il ne connaissait que la rue Lepeu et d'autres rues s'enfilant les unes après les autres dans le but unique de le conduire à son bureau. Maintenant qu'il était rentier il voulait voir la capitale, et il menait sa femme au Jardin des Plantes. Il restait à contempler les fauves, qui vont sans cesse, impérieux et impatientes, d'un bout à l'autre de leur cage, renflant les murailles impassibles.

– Qu'ils sont bêtes ! s'écriait la femme.

– Ils sont beaux ! affirmait l'homme.

Et le soir, chez lui, il se prenait à pleurer :

– Malheureux ! malheureux ! disait-il, moi aussi, j'avais une âme de lion et j'ai vécu comme une bête de somme. Maintenant elle veut que je jardine, et je ne peux plus.

– Mais tu es fou ! mon Dieu, tu es fou ! s'exclamait sa femme épouvantée.

Il la détestait ; c'était pour ce résultat qu'elle lui avait

consacré sa vie. Était-ce possible ? Mais il changeait tant, le pauvre, qu'imposant silence à ses rancunes, à ses répugnances, elle s'en fut voir les directeurs de « sa banque ». Ces messieurs refusèrent de reprendre le vieux Prosper. Ils l'estimaient, lui servaient sa pension, mais c'était bien au tour des jeunes de travailler.

M^{me} Prosper parla d'un autre emploi. Le vieux fut indigné.

Mais que faisiez-vous donc, dans ta banque ? demandait sa femme. Il haussait les épaules. Femme imbécile qui ne comprenait pas que dans sa banque il était quelqu'un, un maître. Et il sentait, ne sachant lui expliquer que, là, il maniait de l'argent ; elle le savait pourtant, ce qu'est l'argent ! Là, il voyait des gens qui ne venaient point seulement pour cueillir des fleurs et se remplir la bedaine. Il voyait des gens craintifs et humbles, attendant qu'il vérifiât leur compte ; il lui appartenait d'assombrir ou d'illuminer leurs visages ; ils apportaient à son guichet une minute pantelante de leur vie obscure. Ailleurs, est-ce qu'on l'estimerait, le comprendrait ? Il la soupçonnait de vouloir de l'argent pour ses dépenses dont elle avait pris le goût.

Bientôt, il ne voulut plus la voir, et il s'enfuyait. Sa femme le suivait ou le faisait surveiller. Il errait par la campagne. Quand il était las, on le voyait s'asseoir et se lamenter. Jamais, expliquait-il, il n'avait ainsi regardé le ciel ; jamais il n'avait ainsi respiré l'air ; et elle le savait, pourtant, qu'une seule partie de campagne lui donnait, jadis, le mal de tête. Et maintenant !

– Maintenant, s'écriait-il en se levant, maintenant, elle veut que je jardine !

* * * * *

Ainsi, moins d'un an après le départ des Prosper, les commerçants de la rue Lepeu virent revenir M^{me} Prosper, en grand deuil, les cheveux blancs, le visage ravagé. Et ils l'écoutaient conter, l'accent haineux, le geste violent :

– Oui, il s'est tué, il m'a fait cela. Un matin, il était parti, je l'ai cherché ; on l'a repêché dans la Marne. Il avait tout pour être heureux, je lui avais donné une maison, si vous aviez vu ! une maison, avec des portes-fenêtres, des balcons ; et c'était propre et coquet chez nous, on peut le dire. Eh bien, expliquez cela, il me détestait, oui, il me détestait !

Pourtant, ils s'étaient mariés par amour ; ils se plaisaient bien. Ils n'avaient pas eu d'enfants, mais ce n'était pas une raison. Les enfants vous quittent, vous paient d'ingratitude ; et la vie sans enfants, pour eux, s'était écoulée vingt-cinq ans, sans l'ombre d'un souci.

– Mais, reprenait-elle en sanglotant, c'était un sournois, je l'ai vu trop tard, et il m'a laissée avec cette maison sur les bras. Je ne puis l'habiter seule, n'est-ce pas ? Ah ! je ne puis regretter un homme comme cela. Je le sais maintenant, il ne m'a jamais considérée. J'étais sa femme, et je n'étais rien, rien, il n'y avait que sa banque.